

Manifeste pour une psychanalyse du XXI^{ème} siècle

Par

Alain AMSELEK

Extrait de *L'ouverture à la vie*, paru chez Desclée de Brouwer en 2010

*Quel est l'art, quelle est la méthode, quelle est la pratique
Qui nous conduisent où il faut aller ?
Où faut-il aller ?*

Plotin, Ennéade I, livre 3

Après trente ans de pratique psychanalytique et d'échanges innombrables avec mes collègues de toutes obédiences, mon premier livre, *L'écoute de l'intime et de l'invisible* (la psychanalyse, plus en corps ?), c'était bel et bien « **Le Livre Rouge de la psychanalyse** ». Il venait lui injecter un sang nouveau (le *rouge sang* de la chair vivante) et raviver sa subversion originelle à un moment où elle était tant décriée, noircie et toujours incomprise.

Publié en 2006, année du 150^{ème} anniversaire de la naissance de Freud, l'ouvrage rendait hommage à son génie inclassable et inépuisable, tout en faisant ressortir ses contradictions et ses failles. Il analysait le balancement de l'inventeur de la psychanalyse entre son ancrage dans la tradition hébraïque d'une part et d'autre part sa captation irrésistible par la culture grecque et le scientisme fin XIX^{ème} siècle. Il se demandait si de ce fait la psychanalyse n'était pas restée au milieu du gué...

Se livrant à une analyse de l'in-time et du temps en les reliant aux conceptions hébraïques et bergsoniennes à la fois, proposant une relecture de Freud à la lumière du judaïsme des origines, il ne craignait pas d'aller à l'encontre des idées reçues et soulevait maintes questions sur la psychanalyse, dont on dit couramment qu'elle n'a pas à "guérir" un prétendu malade, mais à faire entrer dans l'ordre du langage le discours non formulé qui constituerait l'inconscient de l'analysand¹...

*Mais si ce n'était pas une aventure réductible à une analyse de discours et à un « tout est langage » ?... Si la fameuse formule freudienne de "L'analyse profane" : « **Il ne se passe entre l'analyste et l'analysand que ceci : ils se parlent** » n'était qu'une aimable plaisanterie ?...*

Et si l'inconscient n'était pas soluble dans le langage et la "speechanalyse" ?... Si la véritable révolution freudienne n'était pas dans ses théorisations imprégnées d'hellénisme et de présupposés philosophiques cachés, mais dans cette pratique unique et vertigineuse de l'écoute qui n'a pas été d'abord pensée par Freud en fonction de ses préjugés de recherche comme dans toute science, mais lui a été imposée malgré lui par ses patientes, et dont sa propre culture hébraïque en faisait déjà un surdoué ?...

Et si Freud, si réticent à l'égard du lâcher-prise et de la dé-maîtrise et pris dans sa passion de théoriser, de tout rationaliser et tout expliquer, avait été dépassé par sa démarche, découvrant progressivement à reculons des perspectives et des implications insensées, qu'il n'avait pas et ne voulait pas envisager, lui qui se voulait matérialiste et qui était obsessionnellement rationaliste ?...

Une autre dimension du livre était historique et sociale, puisqu'il examinait les fondements de notre civilisation gréco-occidentale, déterminant une grande partie des dérives de notre société narcissique, hypermédiatisée, mercantile, fascinée par l'image et par l'objet, par l'appropriation et la consommation, la performance et la compétition. L'ouvrage montrait comment notre culture avait privilégié le rationalisme et la représentation au détriment de l'affectif et de l'irreprésentable et occulté *l'aurore hébraïque*, cette culture de l'intuition et du cœur, cette éthique de la vie et de la durée-devenir. Loin de moi cependant l'idée de ne pas reconnaître ce que nous avons gagné dans

l'incandescence de ce qu'Heidegger a appelé « *le matin grec* » ou de vouloir effacer cet héritage si fécond sur un certain plan, mais il me semblait nécessaire de réaliser aussi ce que nous y avons perdu, non pas pour revenir en arrière mais pour repartir de plus belle en avant.

Occurrence inattendue, dans le même temps que mon Livre Rouge, paraissaient « Le Livre Noir de la psychanalyse » et ensuite la réplique millérienne de « L'anti-Livre Noir ». Cela allait m'inciter à écrire *L'appel du réel*, publié en 2007, où je continuais sur ma lancée du Livre Rouge, comme en deuxième volet, à mettre la psychanalyse en question(s), mais de manière plus concrète et directe : Quelles en sont les limites ? Quels en sont les modes d'action ? A quel travail intérieur l'analyste doit-il se livrer pour s'investir avec ses analysands ? Comment travaille-t-il avec ses transferts et ses contre-transferts, mais aussi avec son engagement relationnel et éthique dans l'ici et maintenant de la cure ? Comment termine-t-on une analyse et que peut-on en attendre ? Comment peut-on se relier à la chair sans la mettre sous l'emprise exclusive du mental pour que sa spiritualité originelle traverse sans obstacle la psyché, la féconde et permette son évolution ?...

Préfacé par Joyce McDougall, cette grande dame de la psychanalyse, je révélais ainsi une autre manière de pratiquer que celle généralement convenue, surtout en France.

Cependant, terminer un ouvrage, c'est toujours pour moi rester avec un manque et le désir de lui donner un prolongement pour reprendre ce qui ne me satisfait pas, ce qui me semble inachevé (et l'est nécessairement comme tout en cette vie !). Documentés, mais provocateurs, polémiques, cultivant le suspens et un certain impressionisme, mes deux livres appelaient encore une suite.

L'ouverture à la vie est-il le troisième et dernier volet du Livre Rouge ou simplement une autre mouture sur la pratique psychanalytique ? Les deux options sont ouvertes.

Défenseur et critique enthousiaste et inlassable de la psychanalyse freudienne, en tant que « *chemin de métamorphose et d'ouverture à la vie* », « *chemin de créativité ou de sublimation* », « *chemin de liberté et de désirance* », j'ai voulu insister là surtout sur ce qui en fait la *spécificité radicale* : la « position ou disposition de l'analyste » et son écoute si particulière, qui toutes les deux n'existent dans aucune autre pratique psy et dont je déconstruis les différents aspects pour révéler d'autres possibilités de pratique, jusqu'ici non mises au jour ou à peine entrevues, barrées par des prudences mesquines et des enjeux d'un autre siècle.

L'analyste classique, en accordant une attention exclusive à la parole dans la croyance absolue de l'assujettissement du sujet au langage, coupe toute présence à l'archaïque, au fondement charnel, affectif, sensoriel, pulsionnel, qui précède sans cesse la parole et même la pensée et leur donne en fait leur possibilité d'existence dans le monde comme actualisation partielle et tronquée de ce fonds. Quitter la scène visible du monde pour pénétrer sur celle invisible de la « vie propre » des deux sujets en co-présence, c'est pourtant ce que permet le dispositif freudien de la cure psych-ana-lytique. Ce dispositif est constitué essentiellement par une écoute, une écoute non seulement de l'analyste, mais aussi de l'analysand, ce qu'on a très peu fait ressortir. *Ces deux écoutes restent solitaires en présence l'une de l'autre, mais quand à travers une régression elles plongent dans l'originnaire, elles deviennent solidaires et à leur intersection se crée une rencontre charnelle, émotionnelle, inaugurale, qui va amener des transformations chez les deux protagonistes. La régression là n'est pas un retour en arrière dans le temps (chose impossible), mais un déplacement topique de la conscience, une plongée au contact de la Durée, ce mouvement ici et maintenant et encore, toujours encore, de la vie, qui porte tout l'être du sujet et les racines de sa parole ou de sa pensée.*

Indépendamment de son dire, non seulement l'écoute tranquille et constante avec « *attention également flottante* » de l'analyste modifie le regard que l'analysand porte sur ses symptômes, mais elle est indispensable pour qu'émerge de la confusion et du chaos des crises existentielles quelque chose qui puisse s'ancrer dans l'éprouvance de l'analysand et se relier à son histoire et à son à-venir. Si l'on se dégage d'une certaine conception du sens, l'écoute de l'analysand en écho à l'écoute de l'analyste montre très vite que l'analysand sent et exprime beaucoup de choses par-delà le langage. A travers notamment le rythme de sa voix et de sa respiration, à travers les

résonances corporelles et “sympathiques”, beaucoup de choses indicibles sont captées et transmises.

Rejoignant la parole de beaucoup de grands artistes, Françoise Gilot, peintre de génie, qui fut longtemps la compagne de Picasso, affirme en parlant de sa propre manière de peindre : « *C'est le corps qui éprouve la chose et l'exprime presque à mon insu* ». N'en est-il pas de même fondamentalement dans les processus psychanalytiques, dans ce face-à-face de deux inconscients dynamiques, de deux forces au travail pour se faire reconnaître ? Déjà dans la banale communication d'inconscient à inconscient, évoquée par Freud et trop souvent déniée par les psychanalystes, il y a une “activité de taupe” de l'inconscient de l'analysand : sa psyché emprunte la psyché de l'analyste et y dépose ce qui s'y passe de plus profond, cela ne se produit qu'à la faveur d'une régression, de la traversée d'un flux de conscience semblable au rêve ou à l'hallucination, obtenue par une certaine “dépersonnalisation”, un délaissement de la vêtue identitaire et défensive du psychanalyste. Dans *L'écoute de l'intime et de l'invisible*, j'ai décrit à travers le “cas Jeanne” pareil processus clinique.

Avant même sa naissance, dès sa conception, la psychanalyse a été prise dans un mouvement de dissémination et de dispersion. Il n'y a pas UNE, mais DES psychanalyses. Comme le disent aussi bien Winnicott dans *Lettres vives*² qu'André Green dans *La pensée clinique*, chaque analyste face à la diversité des orientations et l'absence d'un entendement commun réagit à sa manière et avec son propre langage³. Tout en acceptant cette Tour de Babel qui n'est pas sans produire une profusion de richesses, j'essaie de garder pour cap le “dispositif” freudien en différenciant soigneusement ma pratique à la fois :

- des psychothérapies rationalistes et cognitivistes, qui sont promues par les élites politiques et universitaires et sont actuellement très à la mode,
- des psychothérapies psychocorporelles et émotionnelles, qui ont le charme de l'affectif, mais sombrent souvent dans une méthode cathartique violente, encouragent le culte de la victimisation, manquent d'un cadre éthique adéquat et risquent d'encourager le travail suggestif et de favoriser des dispositifs de pouvoir et d'emprise quasi hypnotique,
- des psychanalyses mentales et purement verbales, où l'analyse *désincarnée* n'est plus que l'application et l'illustration de théories et **où elle fait des “ronds de surface”... avec une réflexion analytique, qui divise et réduit, mais n'est pas pour moi psych-ana-lytique** : elle est le fait d’*“analyseurs”* et non de psych-ana-lystes. Rappelons que selon l'étymologie, psych-ana-lyse vient du grec “luo”, lyse, déliaison-dissolution ; “ana”, en remontant à la source ; “psukhé”, l'âme... Il s'agit donc essentiellement d'un processus de régression ramenant à travers la dissolution de la façade, du masque de la persona, à la source de l'âme : la chair et son souffle de vie. Rien à voir avec une quelconque “analyse psychologique”. C'est sans doute à la psychanalyse de ces psychanalystes, qui a su mettre au jour et conceptualiser de grands systèmes de répétition, que pensait Bion quand il écrivait dans “Une mémoire du futur” : « *La psychanalyse n'est que la rayure sur le pelage du tigre, mais qu'advient-il si nous rencontrons le tigre lui-même ?* »

Je ne peux que m'ériger contre tous les « intellectuels » de la psychanalyse et de l'antipsychanalyse, ceux que j'appelle des « théologiens », qui édifient la Raison comme Idole et voudraient faire de la psychanalyse une quête méthodique, neutre et objective de connaissance du sujet parlant et de ses processus inconscients, rejetant l'intuition affective, empêchant toute régression aux soubassements archaïques *actuels* de notre fonctionnement psychique, **faisant par là même de la chair et de la spiritualité deux absents majeurs...** Ce qui, à y regarder de près, est non seulement un déni profond de ce qui est en jeu, mais une source de déformations et d'impasses, pour ne pas dire d'échecs.

« *La vie est la mobilité même* »

Henri Bergson

Quitte à renoncer pour la psychanalyse au statut, de toutes façons problématique, de science, désireux aussi d'abandonner son caractère trop *immobiliste et passéiste* pour la replacer dans

l'“ad-venir-devenir” de la vie, je tiens à réhabiliter la place *réelle* de la chair et de l'affectivité dans la pratique psychanalytique en y montrant l'importance de la “présence charnelle”, de ses résonances et de son magnétisme animal bien au-delà de la parole. Il n'y a pas de *sujet parlant* distinct d'un *sujet de chair et de vie*. L'analyse ne porte ses fruits en profondeur qu'en tant qu'elle est *une authentique épreuve charnelle de la vie*, et son intégration corporelle, qu'elle est *experiencing*, c'est-à-dire épreuve immédiate, éprouvance créatrice dans laquelle affectivité et con-naissance s'interpénètrent, menant à une métamorphose.

La psychanalyse est l'artisanat du tissage d'un lien de présence à présence, les processus ana-lytiques (chymiques selon Freud, alchimiques selon Jung) sont multiples et complexes et en grande partie produits par les relations, bien évidemment affectives-affectantes, qui se trament, dans ce que Freud appelait « l'antre psychanalytique », entre les fils inconscients et charnels de l'ana-lysand et de l'ana-lyste, là où l'écoute de l'analyste comme de l'analysand amène une suspension du Moi et non son renforcement. Le dos est là tourné au Surhomme et à ses diverses formes incarnées d'inflation du moi pour revenir à plus d'humilité, plus d'humanité.

Il ne s'agit pas de « perdre la raison », mais de la remettre à sa place, tout en allant voir au-delà d'elle, du côté de la chair et de l'affectivité ; au-delà de la théorie, du côté de la vie... Ce n'est pas par hasard qu'à New-York les psychanalystes ont hérité du surnom de “**Head-shrinkers**”, des “réducteurs de tête”, à l'égal des Indiens Jivaros ou Shuars, mais à leur différence, ils mériteraient d'être appelés aussi des “ressusciteurs de corps”. Certains poussent même l'audace jusqu'à inviter à “voir” avec une “Vision sans tête”... soit avec ce que l'anthropologie d'avant la modernité ⁴ appelait *l'esprit*...

*

* *

La psychanalyse souffre encore de l'ambition spéculative excessive de Freud, qui a beaucoup théorisé ses propres fantasmes en les universalisant, ce que, contradiction, il reprochait vertement aux philosophes de faire. Les deux désirs, qui mobilisaient Freud dans ses cures, étaient le *désir de savoir* et le *désir de puissance ou de maîtrise (désir de souveraineté)*. S'il a fini par se rendre compte que ces désirs étaient des handicaps, il ne pouvait pas cependant leur résister, c'était son péché, plus que mignon, depuis sa plus tendre jeunesse. Heureusement, l'éthique hébraïque⁵ venait structurer de part en part sa pratique. Le paradoxe de Freud, c'est qu'il reconnaît lui-même que pour être analyste, il faut oublier tout savoir, “*faire le noir*”, « *s'abstenir de spéculer ou de ruminer mentalement* », etc. et en même temps il est passionné par la théorisation et ne rêve que d'édifier, grâce à ses patients, une théorie de la psyché humaine qui le distingue et le rend célèbre. Pourquoi pas ? Il finira par être considéré généralement, malgré quelques détracteurs haineux et envieux, comme un penseur génial, l'un des plus grands penseurs de son époque !... Seulement voilà, sa pensée si incontestablement puissante est incapable de se contenter à l'intérieur de ses cures d'une théorie minimale de la pratique, elle ne peut s'empêcher d'intervenir constamment pour interpréter et faire des constructions, construire et reconstruire... surtout sa théorie. Elle est venue sans cesse contrarier ce qu'avait de génial et d'efficace, à lui tout seul, son dispositif analytique, qui constitue **le vrai joyau de la psychanalyse et le noyau même de l'innovation et de la subversion freudiennes**. Était-il nécessaire de vouloir le compléter par l'introduction des jugements théoriques et rationalisants de l'analyste ? Au lieu de faire totale confiance à ce dispositif pour mener à sa “fin” l'analyse à travers les transferts, contre-transferts et autres relations, même banales, qui s'y tissent, ses interventions sous forme d'interprétations explicatives et de “constructions”, organisation rationnelle du matériel apporté par l'analysand, n'étaient-ils pas un empêchement pour ses patients d'aller au bout de leurs trouvailles-retrouvailles d'eux-mêmes ? Même s'ils restaient encore avec des blancs dans leur histoire, des énigmes, des mystères, fallait-il leur “imposer” ce que croit en savoir l'analyste qui prend là leur place ? La “réaction thérapeutique négative” sur laquelle ont si souvent buté les analyses de Freud, et qu'il

n'a jamais su comprendre, sauf à y voir finalement *seulement* une manifestation de la pulsion de mort, ne venait-elle pas aussi et surtout de la saine révolte de l'analysand contre les théorisations assujettissantes de son analyste ?... La ré-volte, cette volte-face, révélatrice de l'angoisse mais aussi agent antidépresseur, porteuse d'éveil et d'évolution, ouvrant à la vie ?...

M'appuyant sur une analyse des notions même de "vérité" et de "savoir", en rupture avec le logocentrisme, j'ai voulu dénoncer le risque de leurre à vouloir tout expliquer, tout rationaliser, tout comprendre au mépris d'une certaine irréductibilité de l'inconscient et de **la valeur vitale du non-sens et du flou, du mystère et de l'énigmatique..** Le psychanalyste doit effectivement se vider de tout savoir et éviter la collusion avec toute prétendue vérité, pour **faire en sorte que l'analysand soit le moins possible dépossédé de ce qu'il est en train d'éprouver et d'élaborer dans sa cure** et lui permettre de découvrir et d'entendre *lui-même* sa désirance et sa singularité toujours ouverte, son altérité toujours autre et insaisissable... C'est le seul moyen pour que l'analysand se sente en confiance et se permette d'affronter l'insupportable et d'aller le plus loin possible dans son parcours analytique. **Cela exige une véritable ascèse et une position éthique plutôt que théorique de l'analyste.**

Si la devise des mousquetaires d'Alexandre Dumas "*Un pour tous et tous pour un*" constitue, dans sa manifestation de *solidarité*, la formule même d'une éthique collective, si "*l'un pour l'autre*" pourrait être la formule de l'éthique dans la relation amoureuse, "*l'un avec l'autre*" me semble celle qui devrait avoir cours à minima dans la relation psychanalytique.

*

* *

Freud de toujours était passionné par les énigmes et ne songeait qu'à les résoudre, en refusant tout mystère dont il ne supportait pas l'obscurité, se disant lui-même "*homme des Lumières*" et "*rationaliste extrême*". Parlant au nom de la science, il ne pouvait que tendre vers la seule vérité, sans en voir les dangers, le virus mortifère et l'oubli de la vie. La vie ne se soucie-t-elle pas comme d'une guigne de la logique et de sa vérité ? Lui, qui tout le long de son existence avait su toujours se remettre en question, en est venu vers la fin à reconnaître les limites de sa "science-fiction", les limites aussi de l'interprétation et même de sa méthode. Il s'était heurté dès *L'interprétation du rêve* à "l'ombilic du rêve", cet orifice du non-connu fermé par un nœud de liens qui semble impossible à défaire, il a réalisé que cette marque, cette trace de l'inconscient à l'œuvre de façon permanente et mouvante, si repérable puisse-t-elle être, reste inassignable, parce que non point référence, mais zone d'inachèvement et d'indéfinition, donc essentiellement "point de fuite" comme dirait Derrida et non pas "point de capiton" comme dira Lacan. Tout n'est pas interprétable et si on maintient quand même l'interprétation, elle devient alors infinie comme l'analyse !... On n'a plus affaire qu'à du signifiant et l'on ne parvient jamais à la position originiaire d'un signifié. Nietzsche l'avait déjà exprimé par son « *Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations* ». Ce qui implique que les interprétations de l'analyste sont elles-mêmes interprétables par un autre analyste, dont les interprétations peuvent à leur tour être interprétées, et cela à l'infini...

« *Le monde, pour nous, est redevenu infini,
En ce sens que nous ne pouvons pas lui refuser
La possibilité de prêter à une infinité d'interprétations* »
Nietzsche, *Le Gai Savoir*.

Cependant, Freud ne s'est pas arrêté là ; toujours sur la brèche, il a pressenti encore de nouvelles perspectives pour la psychanalyse, mais sans avoir le temps ni la force de les développer. Malheureusement, son image est restée marquée par le sceau « *Fin XIX^{ème} siècle* »... à cause notamment de sa volonté de science et de raison pour résoudre tous les problèmes, et de ses conceptions sur la morale et la vie, sur les femmes et la féminité, sur la masculinité, la famille, les enfants, la masturbation, la vieillesse, et j'en passe..., aujourd'hui pour la plupart dépassées.

Penser, comprendre, expliquer l'homme, ce que veulent faire les sciences humaines, c'est chose fort différente de le con-naître. Cela n'appartient pas au même registre.

*« De toutes choses individuelles
Aucune ne peut se ramener à un concept fini.
Chacun, dans son propre état,
Est au-delà des limites du mental.*

*Il n'y a aucun concept
Qui peut définir "ce qui est",
Mais la vision néanmoins se manifeste.*

*En évitant le piège de dire :
"C'est comme ceci " ou " c'est comme cela ",
Il apparaît clairement que toutes formes manifestées
Sont des aspects de l'infini sans forme
Et inséparables de lui.*

Vajra, texte fondateur du Bouddhisme Dzogchen
Rédigé par Padmasambhava au VIII^{ème} siècle

Il serait peut-être temps, à l'aube du troisième millénaire, de recommencer à “impenser” l'homme pour pouvoir rencontrer ses incarnations singulières et faire connaissance, c'est-à-dire naître et re-naître *ensemble*, contacter chaque approchant humain au plus près de sa *vie propre* et non plus seulement dans l'horizon du *monde*.

« Le monde où l'on pense n'est pas le monde où l'on vit »
Gaston Bachelard

*« Il est trop facile de substituer des schémas intellectuels
Aux complexités de la vie.
Il est plus facile d'avoir des idées profondes
Sur la métaphysique et la psychologie
Que de saisir intuitivement ses amis,
Une femme, une maîtresse, des enfants »*
Aldous Huxley, Contrepoint

N'est-ce pas notamment à la pratique psychanalytique de pouvoir le faire, à condition de quitter une position bâtarde mélangeant allègrement objectivisme et subjectivisme et occultant la subjectivité réelle, à condition aussi de se dégager des tics de la maîtrise et d'abandonner la tentation d'annexer dans son champ les avancées improbables de l'anthropologie moderne et des sciences humaines ? En somme, à condition de se libérer des dérives structuralistes et scientifiques dans un domaine où elles n'ont rien à faire et de revenir à un humanisme imprudemment congédié ?

Par sa pratique essentiellement subversive quand on ne la pervertit pas, la psychanalyse freudienne nous conduit à **la psychanalyse du XXI^{ème} siècle** et peut contribuer par ses effets à un dépassement de la “maîtrise” et de l'identification à la pensée (« Je pense, donc je suis »), et au “passage” au-delà de l'ego et de ses représentations vers une culture de l'intuition et du sentir dans leur irréprésentabilité, grâce notamment à l'acceptation et l'épanouissement du “féminin” de l'homme et de la femme dans la cure... c'est-à-dire la mise en place d'une fonction transcendante, qui “sent” et intuitionne sans pensée ni langage, ce qui ne veut pas dire bien entendu qu'il faille ni même qu'il soit possible de se passer en tout de la pensée et du langage.

Toute la tradition hébraïque prétend s'originer dans le “rêve” symbolique du Jardin édenique, où l'homme aurait vécu dans la jouissance exclusive de l'Arbre de Vie et avec l'interdiction de déguster les fruits de l'Arbre de la Connaissance, c'est-à-dire avec l'interdiction de la jouissance d'un savoir constitué, considéré comme porteur de mort. Cette tradition met

l'accent, non sur le fait et la pensée, mais sur le faire et le sentir ; elle est fondée non sur la vision, mais sur le non-voir et l'écoute, l'écoute de l'invisible, du non-représentable, du silence et du vide, et sur l'interdit de la représentation en ce qui concerne la Vie, la Vie, ce réel, cette immanence douée de transcendance, qui est dans ce monde sans être de ce monde : on l'éprouve seulement, on ne peut la voir.

La civilisation grecque, et à sa suite toute la civilisation occidentale, s'est au contraire construite sur le visible et a développé le culte de l'image, elle a posé le primat absolu de la représentation et de la raison sur l'affectivité et l'irreprésentable, l'hégémonie de la théorie sur la pratique, elle a prôné l'idéologie et la course au savoir et sa valorisation. Cela nous a conduits à une formidable intelligence et maîtrise du monde matériel et de son organisation. L'homme a cru pouvoir à partir de là se définir non seulement comme un « roseau pensant », mais un roseau « maître de l'Univers » grâce au Logos grec.

*« Pensée fait la grandeur de l'homme...
L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ;
Mais c'est un roseau pensant.... »*
Blaise Pascal. Pensées, VI, 346-347

En tant que période historique, le dix-neuvième siècle s'est achevé en 1914 avec la première guerre mondiale et donc les débuts du mondialisme. Il avait porté à son apogée les valeurs des Lumières : la foi dans la raison et la science et dans les perspectives de progrès et de bonheur qu'elles semblaient ouvrir. Mais cette conviction mobilisatrice s'est lentement dissipée au fil du XX^{ème} siècle. L'initiative folle et catastrophique des totalitarismes de fonder autoritairement une société sur des bases rationnelles sans se soucier des singularités et libertés individuelles a fait long feu. Toutes les idéologies ont échoué, leurs promesses n'ont pas été tenues, montrant par là encore l'inanité du désir d'inscrire la rationalité dans le monde des êtres vivants, et les sciences humaines n'ont pas connu l'évolution fulgurante et favorable des sciences dites dures, qui elles-mêmes se sont retrouvées dans l'impasse technologique déshumanisante.

Comment expliquer ce phénomène ? Comment expliquer même le déclin actuel des sciences humaines et sociales, que Braudel et Furet, mais aussi Bourdieu et Touraine, ou encore Lévi-Strauss et Michel Foucault entre autres, sans parler de Engels et Marx, avaient cru pouvoir élever à la hauteur de disciplines omniscientes, capables d'interpréter le monde et d'édifier une science globale de l'humanité, de son histoire, de ses civilisations et de ses progrès ?

Ne serait-ce pas justement parce que les sciences humaines, imitant les sciences physiques⁶, utilisent encore la pensée issue du Logos grec, qui implique la Raison armée du discours et du savoir constitué, avec la mise à l'écart concomitante de l'intelligence intuitive globalisante hors tout langage, qui se rencontre de fait chez les animaux et les jeunes enfants, tout en restant toujours latente, mais le plus souvent étouffée chez l'adulte moderne⁷ ? L'intelligence de *l'esprit*, non pas celle de l'intellect ou mental, mais celle de la vie, jaillit, lorsque la pensée, mécanique et conditionnée, se tait.

Par rapport à l'animal et à l'enfance⁸, l'adulte moderne bénéficie d'une pensée réflexive, c'est-à-dire enchaînée dans un langage et articulée. L'animal et l'enfance n'ont pas cette pensée, mais ils ont une sensibilité accrue et une mémoire seulement utilitaire inscrite dans leur chair⁹. Ils disposent d'un sentir originaire de ce qui vient de leur vie propre, leur donne un "intérieur" et une consistance et les pulse, aussi bien que de ce qui les affecte du monde extérieur. Nous avons survalorisé la pensée réflexive c'est-à-dire langagière et conceptuelle et dévalorisé en même temps le sentir originaire des animaux et des enfants. Il n'est pas sûr que nous ayons eu raison. L'animalité est la condition corporelle de l'homme, qui ne descend pas du singe, mais en monte... par mutation. C'est en retrouvant son animalité, en retrouvant en lui "*l'homme ou la femme sauvage*", "*l'être primitif*", qu'il peut réunir et transcender sa chair et son âme, le somatique et le psychologique, pour s'ouvrir à *l'esprit*, cet élan, cette relance vitale, cet autre nom de la vie incarnée.

*« Les hommes ne sont hommes qu'en liaison avec une transcendance,
Pas forcément religieuse »*

André Malraux

Il faut, comme le disait Bergson, « transcender » les concepts pour revenir ou arriver à l'intuition. C'est elle qui peut nous amener à nous sentir partie et participant d'un tout sans forme et sans nom, inimaginable car infini, mais dont nous pouvons appréhender les forces de vie et de création, un tout où tout est en interdépendance et non séparé, même si, paradoxe et irraison, à l'intérieur de ce tout nous sommes aussi un soi plus ou moins individué, qui continue toujours, tant qu'il est en vie, son travail de différenciation.

Parce que l'enfance ne possède pas le langage, tout en étant immergé dans un "bain de langage", auquel il va être, malgré lui, assujetti, Lacan a déclaré que le bébé naissait dans un état d'a-subjectivité radicale, dans lequel le langage verbal allait venir "faire du sujet" et "fabriquer du désir". Comme si la parole, de la prendre, suffisait pour passer de l'assujettissement à la position de sujet ! La parole ne tient son efficace que de s'appuyer sur l'éprouvance de la chair même du sujet. Là où il n'y a pas véhicule au moins en partie de ce sentir originaire, il n'y a que parole "empruntée", vide et faux sujet, ersatz de sujet, sujet purement grammatical ou logique. Le véritable sujet (sub-jectum selon l'étymologie latine, le fondement ultime) gît toujours en-dessous, en-dessous de toute subjectivation, de toute subjectivité (de l'imaginaire) qui ne doit pas être confondue avec la subjectalité (le réel du sujet). Que la structure langagière impose dans son "écriture" des contraintes, des chemins obligés ou bloqués, des déterminants, au sujet et par là même lui suscite aussi des problèmes, ne signifie nullement qu'elle crée le sujet, ni même qu'elle le maîtrise complètement !

*« Avant la naissance, ce fut la nuit.
Ainsi y a-t-il une nuit éminemment sensorielle, totalement sensorielle,
Qui précède l'opposition astrale du jour et de la nuit.
Nous procédons de cette poche d'ombre »*

Pascal Quignard

Nous devons plutôt admettre que le nouveau-né est déjà sujet de chair et de vie, sujet se faisant et pourtant déjà-là avec sa désirance dès avant sa sortie du ventre maternel. Tous les travaux des chercheurs modernes sur le bébé, qu'ont conforté (marginale et pas suffisamment) des psychanalystes comme Françoise Dolto, mais surtout Daniel Stern, contrairement à une psychanalyse rétrograde, reconnaissent aujourd'hui que « le bébé est une personne » et qu'il dispose, tout en étant encore un handicapé moteur et en ne parlant pas, de surcompétences sensorielles, émotionnelles, affectives, d'une faculté inouïe de connaissance empathique et de capacités relationnelles d'échange. Il y a certes de gros avantages à la pensée verbale et réflexive, mais celle-ci en occultant le sentir originaire nous coupe par là même, en grande partie, du profit de ses compétences éminemment appréciables et nous empêche surtout de développer et faire mûrir tout le long de notre vie ce sens archaïque sous-jacent, qui sous-tend notre véritable identité paradoxalement... non-identitaire, car toujours en advenir-devenir, en altérité mutante, contrairement à la fausse identité figée et répétitive, imaginaire, à laquelle les accidents de notre vie et nos "protections" nous font nous accrocher par peur et même parfois terreur ou horreur.

Notre pensée, héritée des Grecs, si elle répond entièrement aux exigences du monde matériel, du monde de l'espace, parce qu'elle a dû s'y adapter et s'y performer pour survivre dans ce milieu, ne s'est-elle pas rendue par là même inadéquate à la saisie des processus "in-times" de l'âme, qui eux relèvent de la vie et ne se déroulent pas dans l'espace, mais dans un non-lieu, un "inespace" : le temps, non le temps spatialisé des mathématiciens et des horloges, mais un temps intempestif, la "durée créatrice" irreprésentable, un temps incarné, temps charnel, temps vital ? En langue française, on dit le lieu "où" et le temps "où" ; tout est ainsi mis uniformément dans la fosse commune (en hébreu, "espace" et "cadavre" sont bien désignés par un seul et même mot !).

En langue anglaise, plus sensible, on dit “the place WHERE”, mais “the time WHEN”... L’endroit où, le temps quand...¹⁰

La vie se tenant toujours dans l’invisibilité de sa mouvance, ce n’est jamais la pensée, qui elle s’accomplit dans le “voir”, dans la représentation, dans “l’évidence”, qui y donne accès. La vie ne se montre pas dans un champ d’investigation théorique quelconque. La vie ne se saisit pas dans la raison et la réflexion, mais dans l’affectivité originelle, in-time et pulsionnelle de chaque être vivant. Ce qui oblige à différencier ce que toute notre culture nous amène à confondre, le sentir qui est primaire et toujours là, fondement de toute chose, et le penser qui est secondaire et occulte le plus souvent ce sentir, sans lequel il n’existerait pas.

« Le sentir qu’on sent n’est pas pensée de sentir... »

Mais expérience muette »

Maurice Merleau-Ponty

Avec le troisième millénaire, nous sommes entrés dans une nouvelle ère. Nous n’en avons pas pressenti les effets, bien que le XX^{ème} siècle avec ses guerres idéologiques, l’effondrement des morales, les bouleversements apportés par le développement de la science et des technologies, la multiplication des moyens de transport, de communication et d’échanges et l’entrée dans ce qu’il est convenu d’appeler la “mondialisation” aurait dû nous alerter. Mais nous n’étions pas prêts ou ne voulions pas voir ce qui “venait”..., un processus de transformation majeur, un changement sans précédent. Il faut peut-être remonter à ce qui s’est passé à la fin de l’Antiquité romaine ou lors du passage du monde ténébreux du Moyen-âge en Europe au monde flamboyant de la Renaissance et plus tard des Lumières pour y retrouver la même intensité du renversement de situation.

Nous commençons à sortir de ce monde qui s’est mis en place à la fin du XVI^{ème} siècle et qui a atteint son apogée, il me semble, en 1914. Depuis, nous avons été dans un enchaînement de guerres et de crises, symptômes d’une mutation qui prendra sans doute encore un bon bout de temps.

Aujourd’hui, après un tsunami financier mondial, révélateur des failles de notre société moderne et faisant exploser toutes les donnes, nous voyons retomber l’une sur l’autre comme dans un jeu de domino crise économique, crise sociale, crise politique... Mais ne pourrait-on ramener le tout à une “crise du sens” ? Crise profonde, crise fondamentale, crise identitaire qui couvait sous les excès de notre culte de la Raison et de la maîtrise, de la puissance et de la performance, de notre soif d’appropriation, de consommation et de jouissance superficielle.

Grâce à nos technologies, notre pouvoir incommensurable sur la matière favorise le développement de notre toute-puissance imaginaire et nous incite à nous chosifier pour essayer de maîtriser de la même manière notre corps et notre psyché. Mais là dans toutes ces techniques à la mode de manipulation du corps et de la psyché n’apparaissent-nous pas ridicules et pathétiques à la fois, tombant dans ce travers dénoncé par Alan Watts, *« la vanité de prétendre s’élever du sol en tirant sur ses lacets de chaussures... »* ?

Dans le même mouvement, tous ces rapports de force, de domination, d’emprise possessive autant que de désaffection et de déshumanisation totale que nous avons avec la matière et les machines, nous les transposons de plus en plus malheureusement sur toutes nos relations humaines.

« L’ultime, secrète et diabolique finalité de notre société est d’évacuer »

Radicalement, systématiquement, et par tous les moyens possibles,

Toute chance de vaquer un seul instant à l’Essentiel ».

Jean Biès

Pris dans les bluffs de la rationalité et les simulacres du langage, dans les folies de la logique marchande et productiviste, qui obsédée par l’évaluation et la rentabilité ne fait aucune place à *l’esprit*, au “cœur” et à l’échange, mais conduit implacablement au formatage humain, les hommes, tournant le dos à l’intériorité, à l’éprouvance in-time, à l’implicite, à l’indicible, exilés de leur “vie

propre”, n’ont plus d’intérêt que pour l’extériorité et les apparences et tombent dans l’exigence de la transparence et ses mirages. L’être et son manque à être ou ses failles énigmatiques ne font plus recette, on ne poursuit que l’avoir et le pouvoir. On assiste dès lors au déchaînement du “désir mimétique”.

« L’intolérable différence avec autrui »
Joyce McDougall

Rejetant les différences, l’altérité, l’autre et les autres, c’est la course au Même, à l’Un, au mortifère, dans une jubilation à s’auto-détruire. Dès 1929, Freud avait diagnostiqué le “malaise dans la civilisation” comme culpabilité et pulsions d’agressivité et de mort. On pourrait y ajouter aujourd’hui la honte et l’envie, meurtrières.

La mutation est pourtant en marche. Comme le disait Claude Levi-Strauss avant sa mort, *« nous sommes dans une époque d’uniformisation massive, que nous pouvons regretter, mais sous cette uniformité grandissante effaçant les différences et qui pourrait signer la fin de la diversité, un travail de différenciation continue souterrainement, préparant l’éclosion de nouvelles différences »*. Le monde change, les hommes et les femmes changent, la psychanalyse ne peut être qu’en changement, comme le monde, comme les analysands. Les maux symptomatiques de la société actuelle ne sont plus les maux de la société d’hier, les bonnes névroses classiques, ce sont plutôt en vrac : les problèmes d’identité et de limite, la fuite de l’intériorité et la plongée exténuante dans la pure extériorité, dans les images et le virtuel, la perte d’âme et l’absence de relations profondes et de sécurité affective, l’anorexie et la boulimie, les addictions, la délinquance, les maladies psychosomatiques, la violence des jeunes et le désarroi des vieux... Les théories d’hier sont obsolètes, les enjeux du développement de la psychanalyse à la fin du XIX^{ème} et au XX^{ème} siècle ne sont plus appropriés au nouveau contexte du XXI^{ème} siècle notamment dans ces lieux où les choses sont aujourd’hui brûlantes, je parle là surtout des familles, familles nouvelles, familles recomposées, familles monoparentales, familles homoparentales. Les nouveaux problèmes de procréation, d’adoption et de filiation, créés par les avancées technologiques et l’évolution des mœurs, également le changement de situation qui affecte aujourd’hui l’homosexualité, les intersexualités et le transsexualisme, obligent la psychanalyse à reconsidérer sa posture.

Dans ces bouleversements, cet extraordinaire “dispositif”, que nous a légué l’inventeur de la psychanalyse, nous ne pouvons plus nous en servir de la même manière réductrice et scientiste que Freud et ses épigones. Depuis d’ailleurs, d’autres psychanalystes novateurs sont apparus, comme Lacan, Bion, Searles, Joyce McDougall et bien d’autres, mais surtout Donald Winnicott, dont on n’a pas encore entièrement compris, surtout en France, le langage paradoxal particulièrement adapté à exprimer l’*« ad-venir-devenir »* de la vie, ni la portée de ses positions toutes en mouvement et en jeu.

Lacan, malgré une créativité géniale permanente, s’est fourvoyé. Lui qui pourtant avait affirmé *« Là où je suis, je ne pense pas ; là où je pense, je ne suis pas »* ou encore *« L’analyste dans la psychanalyse n’est pas le sujet qui pense, et c’est à ne pas penser qu’il opère »*, il n’a cessé de penser aussi bien à l’extérieur de sa pratique qu’à l’intérieur, et, ce qui apparaissait plutôt burlesque, il ne pensait qu’à travers des systèmes logiques, en mettant de côté l’affectivité pulsionnelle, en considérant le corps comme « de la bidoche », en se perdant dans un formalisme mathématique idéaliste. A force de compliquer les choses et de les embrouiller, il a fini par ne plus s’y retrouver, et il a jeté l’éponge. Cela ne veut pas dire qu’il faille rejeter son œuvre. Certainement pas.

On peut certainement appliquer à Lacan lui-même ce qu’il disait avec ironie d’autres analystes dans le Séminaire II, p. 283 : *« Dieu merci, l’expérience n’est jamais poussée à son dernier terme, on ne fait pas ce qu’on dit que l’on fait, on reste très en deçà de ses buts. Dieu merci, on rate ses cures, et c’est pour ça que le sujet en réchappe »*.

Ce qu’a le plus souvent fait Lacan dans ses analyses, si l’on se rapporte à ce qu’en ont décrit certains de ses analysands, ne relèverait-il pas finalement le plus souvent, contrairement à ses théories, de la relation duelle, du Jeu, de la suggestion séductrice, de l’us et l’abus de pouvoir, de

l'agir, du corporel et même du charnel... ? Quant à son œuvre théorique, à travers ses fulgurances, son style précieux, embarrassé, mêlé de "langue de bois", volontairement confusant, et ses innombrables contradictions, c'est bien d'une intuition fondamentale qu'elle témoigne, après quoi il courrait et qu'il n'a jamais réussi à exprimer vraiment. Un "droit d'inventaire" et de sélection doit s'exercer, quand bien même l'interdisent (un comble !...) ses "suiveurs", qui le plus souvent ne le comprenaient même pas (comme lui-même n'arrêtait pas de le souligner !). L'une des contributions importantes de Lacan, déjà contenue dans le dire de Freud, c'est d'avoir insisté sur "*la nécessité pour chaque psychanalyste de réinventer la psychanalyse à chaque fois*". C'est dommage que ni l'un ni l'autre, même Freud qui a pourtant remis plusieurs fois ses théories en question, n'en aient, somme toute, jamais tenu compte, cherchant l'un comme l'autre à *abstraire* et *généraliser* pour *universaliser* !...

Une psychanalyse académique et prétentieuse continue en France à s'énoncer sans méfiance et sans distance à travers des concepts (gros mots à majuscule comme le Père, le Phallus, l'Œdipe, l'Ordre Symbolique, la Loi, l'ordre sexuel, etc.), par lesquels elle invoque mythiquement des réalités abstraites prises dans un être figé, dans une structuration inaccessible au changement, à la mouvance, au devenir. Si bien qu'elle finit par tomber dans une théologie de l'ordre immuable et de la vérité absolue, dans laquelle elle tend plus ou moins à réinsérer les analysands. Dès "L'anti-Œdipe" paru en 1972, Deleuze et Guattari dénonçait une psychanalyse qui oedipianise et familialise le désir, et donc loin de le libérer le soumet au *pouvoir familial* et au *pouvoir social*. Le psychanalyste n'est pas là pourtant pour prescrire la norme, puisque c'est précisément la souffrance produite par les contraintes normatives, qui conduit nombre d'analysands sur le divan.

S'il y a crise, et il y a crise à tous les âges de la vie, à toutes les rencontres aventurières du réel, à tous les déchirements du sujet entre les exigences et sollicitations de la réalité extérieure, les représentations du "moi", les intimations du "surmoi" et les poussées affectives, passionnelles et pulsionnelles du "ça", l'analyste doit accepter les troubles qu'elle fait naître chez l'analysand et... *chez lui-même* et les accompagner jusqu'au bout sans chercher à en faire sortir l'analysand au nom de ses propres critères de vérité, de santé ou de bonheur, ou de ses propres angoisses, il doit admettre que les analysands sont différents les uns des autres et de lui-même ; que leur identité est non seulement composite et multiple, mais mouvante et respectable quelque forme et jeu identificatoires qu'elle incarne. Loin de nourrir les dispositifs d'emprise qui assujettissent à une Norme, à une Loi, à un Ordre, à un discours quelconque et particulièrement au "discours de l'Autre" (ce discours des autres, de tous les autres depuis que le langage existe et dont on a intériorisé des fragments épars), la psychanalyse doit être une pratique de désassujettissement, où tout doit pouvoir jouer, bouger, changer au risque de l'angoisse et de l'ouverture à la vie, sans que rien ne soit rectifié, fixé ni encore moins imposé subrepticement par l'analyste.

Même si une certaine psychanalyse insiste toujours sur la fonction sociale du langage, parallèle à celle de l'espace, l'un et l'autre formant domaine commun, domaine public, universalisant, **la pratique psychanalytique est fondamentalement et éthiquement a-mondaine et hors d'une pensée de l'universel et de l'immobile**. Elle ne peut concerner la psychologie sociale (les individus en horde), ni la psychologie individuelle (les individus en général), mais seulement des sujets **vivants** pris un à un dans le particulier de leur existence temporelle et d'une situation analytique ayant expressément pour fonction de leur permettre de se situer en rupture avec l'universel d'un discours qui ferait "lien social"... afin que chacun puisse enfin... **s'entendre et être entendu** dans sa singularité et sa différence, dans sa libre créativité, dans ses "symptômes" même. On retrouve là la vieille dispute moyenâgeuse des Scolastiques entre réalisme et nominalisme¹¹, dans laquelle Freud, en voulant se placer au sein du mouvement scientifique et en cherchant à sans cesse abstraire, généraliser et universaliser pour théoriser, s'est trouvé piégé plus ou moins à son insu, tournant le dos à la Tradition hébraïque dont il était issu et bien imprégné, et surtout se mettant en contradiction avec la concrétude de sa praxis.

La psychanalyse ne devrait-elle pas **fonctionner intégralement du côté du nominalisme**, malgré toutes les difficultés et les paradoxes que cela entraîne, et peut-être aussi au risque de l'archaïsme ? Comme Pyrrhon et les Sceptiques grecs, comme d'une autre manière et dans une autre visée les phénoménologues modernes, les psychanalystes ne devraient-ils pas utiliser l'*epoché*, la suspension ou la mise entre parenthèses de "toute adhésion à un mouvement de croyance personnelle", de "toute explication rationnelle" et de "toutes les interprétations et constructions que la pensée théorique superpose au réel au point de prendre ses propres produits pour la réalité et de les hypostasier sous une forme absolue" ?... C'est à cette suspension que tend "l'attention également flottante", recommandée par Freud dans les cures, mais combien la pratiquent vraiment et jusqu'au bout ?... Combien se déprennent et se tiennent à distance des fantasmes idéologisés insufflés plus ou moins subrepticement dans la psychanalyse par Freud et tous les autres grands théoriciens et qui viennent contaminer la clinique et empêcher les praticiens par leurs prétentions pseudo-philosophiques cachées de rester simplement au ras des pâquerettes, "au pied du divan", avec leur analysand, avec le "là" où se situe le jeu et l'efficace même de cette pratique "concrète" et singulière ?

*

* *

« *Psyche ist ausgedehnt : weiss nichts davon* »

Freud

(*Psyché est étendue, ne le sait pas*)¹²

Pourquoi Freud a-t-il laissé cette note étrange datée du 22 août 1939, exactement un mois avant sa mort le 23 septembre ? Qu'apporte-t-elle de vraiment neuf par rapport à ses précédents écrits ? Dès *l'Esquisse* en effet, en 1895, Freud développait une topique pour rendre compte de l'étendue de la psyché, suivant en cela l'un de ses maîtres et l'inspirateur de *l'Esquisse*, Gustav Theodor Fechner, qui en 1860 déjà avait énoncé : « *L'esprit est étendu dans le corps* », c'est-à-dire la psyché n'est pas réductible au cerveau. Plus tard, dans sa topique de l'œuf, Freud juxtaposait corps et psychisme en les distinguant, mais en ancrant le psychisme dans le corps, tout en faisant du Moi une surface corporelle... Ce qui n'était pas très éloigné des conceptions d'Aristote, pour qui la psyché n'est que la "forme" du corps vivant, elle est unie au corps « comme l'empreinte à la cire », elle est donc étendue partout dans le corps. Dans sa note finale, Freud se rapprocherait-il des thèses de Bergson sur le prolongement du corps jusqu'à la limite de la perception possible par nos sens : la psyché, écho du fonctionnement corporel, s'étendrait, bien au-delà de la peau, à tout notre environnement et peut-être au-delà ?...

Une autre note énigmatique de Freud suit immédiatement sur la même page : « *Mystik, die dunkle selbstwahrnehmung des Reiches ausserhalb des Ichs, des Es* », qu'on peut entendre comme « *Mystique, l'obscur autoperception du Ça au-delà du règne du Moi* » ...

Après s'être montré extrêmement critique à l'égard de tout ce qui lui semblait mystique et qu'il assimilait à de l'obscurantisme (mais on sait d'après Freud lui-même qu'on nie le plus souvent ce qu'on est tenté d'affirmer mais que par peur ou déplaisir on écarte ou refoule), il en était venu de manière surprenante en 1932 dans ses "Nouvelles Conférences" à reconnaître que la démarche mystique présente des similitudes avec les processus analytiques : « *On peut se représenter sans peine*, écrit-il (p. 109-110), *que certaines pratiques mystiques sont capables de renverser les relations normales entre les différents territoires psychiques, de sorte que, par exemple, la perception peut saisir dans le moi inconscient et le ça des faits qui lui étaient autrement inaccessibles... Nous admettons que les efforts thérapeutiques de la psychanalyse se sont choisis un point d'attaque similaire* ».

Sa note de fin de vie montre donc que la nouvelle position de Freud sur le mysticisme, amorcée en 1932, n'a pas arrêté de le travailler jusqu'à sa mort. Les deux notes sibyllines mises à la suite comme en interdépendance s'éclairent alors l'une l'autre : elles parlent toutes deux des possibilités d'extension de la psyché et *que celle-ci ignore*. La psychanalyse aurait donc pour tâche de

lever cette ignorance et de permettre l'accomplissement de ces possibilités. C'est finalement le « *ne le sait pas* » qui serait nouveau et important là.

La psychanalyse est asociale, justement parce qu'elle a à reconnaître et favoriser les possibilités de dé-clôture et d'extension de la psyché, qui les ignore, parce qu'elle permet ainsi le dépassement des limites de l'espace du social et par là relativise sa consistance, brise l'emprise de ses normes, crée du jeu et de la liberté, parce qu'elle dégage un outre-horizon que celui du monde et que dans cet "inespace", ce non-lieu (au sens étymologique cette u-topie), elle ouvre à la vie, à sa vie propre, au temps de la durée, de l'advenir-devenir. D'où ce paradoxe de la situation psychanalytique : elle se trouve dans un autre "espace" que l'espace social, sans pourtant quitter ce dernier !

Le XXI^{ème} siècle attend des psychanalystes créatifs et audacieux qui sortent la psychanalyse de ses vieux enjeux scientifiques et de maîtrise et des influences plus ou moins inconscientes mais toujours actives des philosophies de la représentation, et qui la replacent dans le nouveau contexte du siècle.

Même si elle peut avoir des effets thérapeutiques, la psychanalyse n'appartient plus au champ de la psychothérapie, bien que Freud l'ait longtemps cru et s'y soit essayé, mais il en a très vite désespéré. Elle n'appartient pas non plus au champ de l'exercice moral du souci et de la rectification du moi, tel que l'ont cultivé les théoriciens de l'Ego-psychologie, et bien avant eux les Ecoles philosophiques de la Grèce antique et dans une moindre mesure de l'Empire romain, et à quoi semblait vouloir la rattacher Michel Foucault dans les dernières années de sa vie. Elle n'appartient pas plus au champ moderne du "développement personnel", comme le soutenaient dans les années quarante du siècle dernier des psychanalystes comme Karen Horney, Maryse Choisy ou René Allendy, qui n'auraient pas d'ailleurs été aujourd'hui jusqu'à saluer le devenir si médiatisé et falsifié des techniques actuelles du "mieux-être".

La psychanalyse du XXI^{ème} siècle appartient plutôt au champ de "l'aventure spirituelle" (à ne surtout pas confondre avec quelque religion ou quelque mystique sectaire, il s'agit plutôt ici de transcendance laïque, d'ouverture à la vie). Donald Winnicott disait très justement : « *L'absence de maladie est peut-être la santé, mais ce n'est pas la vie* »¹³. sanderichin Il a même été jusqu'à écrire : « *Nous sommes vraiment pauvres si nous ne sommes que sains* »¹⁴, ajoutant qu'« *il est beaucoup plus difficile de s'arranger avec la santé qu'avec la maladie* » (ce qui signifie bien à mon sens que la maladie est plus proche de la vie que le pur état de santé, qu'on pourrait appeler encore "normosé"), et il a eu le courage d'affirmer : « *J'étais en bonne santé et grâce à la psychanalyse, j'ai gagné heureusement une certaine dose de folie* ».

Même si Lacan a affirmé dans son Séminaire du 14 décembre 1976 qu'elle pouvait être « *un biais pratique pour mieux se sentir* », la psychanalyse ne conduit pas nécessairement à la santé, à un bien-être ou à un "mieux-être", elle reconnaît même *de l'incurable* due à la condition humaine, un mal-être, une négativité, non de circonstance mais de structure. Par contre, correctement menée, elle pousse à découvrir ou inventer de nouveaux possibles et peut conduire à un "plus-de-vie", un "plus-être" : être plus proche de son désir, de sa "vie propre", être dans plus de sentir, plus d'intensité, plus de liberté jaillissante... C'est en ce sens que la psychanalyse est une véritable expérience spirituelle, une épreuve d'extension, ainsi que Freud avait commencé à le réaliser à la fin de sa vie et qui est resté totalement méconnu, elle est un voyage de découverte et de créativité dans l'in-time intimité de « l'être même du sujet », le "*sujet de la vie*" et sa métamorphose intérieure, loin de tout psychologisme ou quelconque fonction psy, qui ont aujourd'hui le vent en poupe et envahissent tout.

Depuis Descartes, héritier d'un long processus parti de Parménide et de la tendance majoritaire de la pensée grecque (Être=Pensée=Langage), l'anthropologie moderne réduit l'être humain à une dualité "corps et âme". Pourtant, les Anciens, aussi bien chez les Hébreux qu'en Occident ou en Orient, aussi bien dans des conceptions religieuses que laïques et parfaitement athées, avaient toujours considéré "l'homme entier" comme un "être tridimensionnel" : corps-âme – esprit. Dans cet ensemble hiérarchisé, *l'esprit* intègre et subordonne dans une certaine

mesure le psychologique et le somatique, les “sublimant” dans une orientation particulière, *lorsque son souffle n’est pas occulté*. Il produit ainsi une sorte de “réunion de soi” (un « se tenir ensemble », comme disait Marguerite Duras), qui ne supprime pas les manques ou les béances et n’est pas une totalisation, une complétude, mais le sentir d’une entièresité dynamique, qui, acte de vie, acte spirituel, s’ouvre à l’à-venir, à de l’autre et à autrui.

« *La conscience est indissociable de la vie et de son énergie* »

Teilhard de Chardin

C’est en assimilant la Conscience-Energie primordiale de la vie à *l’esprit* et non en confondant celui-ci avec le mental qui fait partie de l’âme (ou psyché ou appareil psychique) que la psychanalyse peut retrouver un chemin d’extension. L’âme, ancrée dans la chair, *déborde* l’ensemble constitué par l’instinct et l’intellect. Quand elle n’est pas figée sur le mental, mais bien intégrée au corps et ouverte, elle laisse passer *l’esprit*, ce souffle de vie, d’intuition affective et de sentir primaire, ce carburant créatif et source de transformation, qui part de la chair vivante. Cette autonomie et supériorité de *l’esprit*, cela veut dire que notre conscient et notre inconscient ne se réduisent pas à être les simples produits de déterminations mondaines, somatiques ou psychologiques, cela veut dire qu’il y a quelque chose qui nous dépasse, qui est là depuis notre naissance ou même notre engendrement et nous traverse jusqu’à notre mort, nous inspirant quand ce n’est pas étouffé par les peurs et les prétentions de notre moi. Cela veut dire encore que tout ce qui va à l’encontre du renforcement du moi et favorise sa chute, ou au moins sa suspension, conduit au spirituel (comme le fait, nous le verrons, l’écoute psych-ana-lytique dans la régression qu’elle entraîne).

Ce qui avec Freud spécifie la psychanalyse, c’est-à-dire le sexuel faisant jonction entre le somatique et le psychique, c’est aussi ce qui révèle *l’esprit*. Ce qu’on retrouve dans les Yogas et les Tantras et leur fameuse “montée de la Kundalini.” Dans son dernier livre « L’homme Moïse et la religion monothéiste » (1934-1939), qui ne craint pas de pousser loin l’insensé, Freud reconsidère la psyché, au-delà du mental, dans ce qu’il appelle le « Fortschritt in der Geistigkeit », qui a donné tant de fil à retordre à ses traducteurs ou commentateurs pusillanimes et qui devrait se traduire simplement par « *le progrès dans la vie de l’esprit, dans la spiritualité* ». Freud montre là, entre bien d’autres choses et avec difficulté, le passage du psychologique au spirituel à travers les pulsions sexuelles de la chair et de la psyché. Bien qu’il insiste sur le renoncement aux pulsions, la “sublimation” ou le « progrès dans la vie de l’esprit », qui conduirait selon Freud, malgré tout son pessimisme, au « progrès de la civilisation », ne me semble pas nécessiter le délestage du poids pulsionnel. Bien au contraire, comme nous le montrent les grands mystiques, qui se laissent dynamisés par leurs pulsions et les encadrent mais n’y renoncent pas. C’est que *l’esprit* est déjà là dès le début comme germe d’impulsion en développement.

« *L’homme se trouva conduit à reconnaître d’une façon générale*

Des pouvoirs “spirituels”, c’est-à-dire des pouvoirs

Qui ne peuvent être appréhendés par les sens, notamment par la vue,

Mais qui exercent des effets indubitables, voire d’une extrême puissance.

Si nous pouvions nous fier au témoignage de la langue,

C’est l’air en mouvement qui fournit le modèle de la spiritualité,

Car l’esprit emprunte son nom

Au souffle du vent (spiritus, en hébreu rouah, souffle).

Freud, L’homme Moïse...

Nous sommes devenus des géants sur le plan matériel (et technique), mais nous restons encore des nains sur le plan spirituel. Bergson au siècle dernier avait réclamé « un supplément d’âme », c’est-à-dire un élargissement de conscience, une frange ou une aura d’*esprit*. « *Ce sont les âmes mystiques qui ont entraîné et entraînent encore dans leur mouvement les sociétés civilisées* », écrivait-il dans Les deux sources... (1932)

La psychanalyse du XXI^{ème} siècle, prolongement et accentuation de la psychanalyse freudienne, est une pratique transcorporelle et spirituelle d’“Ouverture à la vie”, cette vie qui est en continuel devenir, en continuelle « *expansion d’intensité et de fécondité extensive* » selon Jean-Marie Guyau, un des inspirateurs de Nietzsche et de Bergson.

« *On n’interroge plus la vie aujourd’hui dans les laboratoires* », a écrit le Prix Nobel de physiologie et de médecine, François Jacob, dans son ouvrage *La logique du vivant*. Selon Max Pagès et bien d’autres, le vitalisme et ses dérivés ont été envoyés définitivement aux poubelles de l’histoire : c’est faux, on doit dire seulement “aux poubelles de la science”. Evacuée par la science comme le sujet, c’est bien au sein de la psychanalyse que la vie comme le sujet retrouve son champ de questionnement et de restauration.

¹ “Analysand”(e) : tournure du gérondif utilisé naturellement par Freud dans la langue allemande, très courant dans la langue anglaise, moins usité dans la langue française, désigne celui qui est à analyser ou celui qui est en analyse, c’est-à-dire celui qui vis-à-vis de lui-même comme de l’analyste peut apparaître tour à tour comme “l’analysé” ou “l’analysant”, passif-actif. **L’analysand est le co-producteur de son analyse avec son analyste.**

² Lettre du 18 mars 1954 à Anna Freud

³ Petite anecdote racontée par Joyce McDougall sanderichin : Quand on a demandé à Winnicott pourquoi il se démenait pour collecter de l’argent afin d’ériger une statue en bronze à Freud, il a répondu : « *C’est pour me dédouaner de n’avoir jamais pu lire Freud jusqu’à la fin* ». Il ne niait pas l’importance de Freud, mais il ne pouvait pas le lire entièrement...

⁴ Anthropologie signifie « discours sur l’homme, science de l’homme ». L’anthropologie selon les modernes n’existerait que depuis le XIX^{ème} siècle, car « *Avant la fin du XVIII^{ème} siècle, l’homme n’existait pas* », déclare Michel Foucault qui parle là du concept d’homme et précise : « *L’homme est une invention dont l’archéologie de notre pensée montre la date récente* ». En 1796 dans *Considérations sur la France*, Joseph de Maistre écrivait « *Il n’y a point d’homme dans le monde. J’ai vu dans ma vie des Français, des Italiens, des Russes, etc. je sais même, grâce à Montesquieu, qu’on peut être persan ; mais quant à l’homme, je déclare ne l’avoir rencontré de ma vie ; s’il existe, c’est bien à mon insu* ».

Le siècle de Montaigne n’arrêtait pas pourtant de décrire et de louer l’“honnête homme”, et il y a bien une anthropologie antique, même si on ne veut ou ne peut lui donner le caractère d’une science. Cette anthropologie, contrairement à l’actuelle, binaire (corps et âme), était tridimensionnelle ou trilogique, décrivant l’homme comme corps, âme et esprit, *l’esprit* qui n’est pas le mental (mind en anglais), mais ce qui différencierait radicalement l’homme de l’animal. Dans la bible hébraïque, les animaux ont reçu l’existence par la puissance de la parole divine, une injonction performative, seul l’être humain a été créé à partir de la glèbe par le “souffle de vie” ou *esprit* transmis par YHWH, l’Infini sans forme ni nom. L’homme est minéral et animal par la glèbe dont sa chair est faite, il est homme par l’inspiration-aspiration de *l’esprit*.

⁵ L’éthique hébraïque, c’est essentiellement le respect et le souci de l’autre dans tous les sens du terme. Ce qui n’empêchait pas que Freud dans sa vie pouvait avoir des mouvements durs et méprisants à l’égard d’autrui.

⁶ Je ne suis pas d’accord avec ceux qui considèrent les sciences physiques comme des “sciences dures” et les sciences humaines comme des “sciences molles” pour mieux les distinguer et surtout les valider toutes comme sciences. Pour moi, il n’y a pas de différence de nature, elles éliminent toutes le sujet et son affectivité pour pouvoir objectiver. Simplement l’objet dans les sciences de la nature, en faisant “objection”, résiste infiniment moins à l’appréhension d’une vérité relative et précaire que dans les sciences dites de l’homme, elles obtiennent ainsi des résultats plus ou moins valables pour la maîtrise technique de la matière. Dans les sciences humaines, la résistance du sujet à pouvoir être objectivé est, par contre, telle que l’humain est

aussi évacué et qu'on peut se demander à quoi servent les soi-disant résultats obtenus par ces sciences qui font abstraction de l'humain...

⁷ En 1918, dans sa conclusion de "L'homme aux loups", Freud avait parlé d'une forme de con-naissance primitive, antérieure à l'intelligence humaine et à la raison, bien que plus tard elle soit récupérée par la raison et utilisée par elle. Il l'appelait le "*savoir instinctif*" ou le "*savoir absolu*" des animaux et il en faisait chez l'homme le noyau phylogénétique de l'inconscient. Ce qui permettra plus tard à Lacan d'appeler l'inconscient "*un savoir qui ne se sait pas*".

⁸ L'enfançon, c'est le petit d'humain avant l'acquisition du langage. On l'appelle souvent encore "l'infans" (le non-parlant).

⁹ « *L'animal ne peut qu'user de sa mémoire, l'homme est capable de l'abuser* », écrit Jean Maisondieu dans une préface à un petit livre de Freud, *Mémoire, souvenirs, oublis*, Payot 2010, p. 19. D'où les innombrables errements de l'être humain habile à fausser sa mémoire pour servir ses défenses contre la vie et ses intensités.

¹⁰ C'est à une ancienne analysande que je dois cette très juste et intéressante remarque.

¹¹ Du latin *nomen*, nom. Le nominal est ce qui se rapporte aux mots et non aux choses elles-mêmes, il se distingue dans ce sens du réel. Le nominalisme est la position philosophique selon laquelle les idées générales (concepts) ou universelles (universaux, archétypes) ne sont que des mots ou des sons, des dénominations inventées par l'homme pour signifier des classes d'objets pour sa commodité, mais n'ont pas d'existence véritable, seules les choses particulières et individuées sont pourvues d'existence. Le questionnement sur les Universaux s'est trouvé amplifié au Moyen-âge au sein de la scolastique en réaction à la conception idéaliste platonicienne, nommée aussi réalisme, selon laquelle les Idées ont une existence immanente à priori, dans un autre monde que celui de nos sens. Ce questionnement continue encore de susciter sous d'autres formes modernes de nombreux débats, notamment sur la nature et la portée du langage. Comme l'a observé Bertrand Russell avec humour, aujourd'hui nous pourrions permuter ces deux appellations, puisque les "réalistes" s'avèrent manier *in fine* surtout des mots, tandis que les "nominalistes" ne veulent les utiliser qu'en se référant au réel. Cf. plus loin le chapitre sur la vérité

¹² Gesammelte Werke. Vol. 17, p. 152. « *L'espace pourrait bien être la projection de l'étendue de l'appareil psychique. Point d'autre dérivation vraisemblable. Au lieu des conditions à priori chez Kant de notre appareil psychique, Psyché est étendue, ne le sait pas.* »

Si c'est contre Kant et sa conception de l'espace et du temps comme formes a priori de l'expérience que Freud explicitement ici pose sa psyché, ne peut-on dire aussi qu'implicitement c'est une ultime récusation du sujet cartésien ?

¹³ Jeu et Réalité, Gallimard, 1975, p. 138

¹⁴ De la pédiatrie à la psychanalyse, Payot, 1969, p. 40.